

Willigo, un des grands chefs de la tribu des Nagarnooks. Puis il adressa quelques mots en langage du pays à l'adresse de l'indigène.

Ce dernier se retourna alors et tendit la main aux deux hommes d'un geste plein de majesté, et ayant pris la leur il l'appuya sur son cœur et sur son front ; la présentation était terminée à la manière australienne, Olivier et Laurent étaient devenus les amis du Nagarnook.

Le Canadien brûlait d'impatience de connaître les motifs de l'arrivée de Willigo, mais l'étiquette du buisson ne le permettait pas encore. Il dut au préalable demander des nouvelles de son père d'adoption, de ses frères et des principaux membres de la tribu ; il se hâta de déférer à la coutume, et put enfin satisfaire sa curiosité.

Willigo lui conta alors qu'étant en observation dans ces parages depuis quelques jours, avec des guerriers, car sa tribu était en ce moment sur le sentier de la guerre contre les Dundarups, ils avaient rencontré un Européen qui errait seul dans le buisson ; le prenant pour un espion de leurs ennemis, car il arrive souvent que les bush-rangers et autres maraudeurs se mettent ainsi au service des indigènes, ils l'avaient, malgré ses cris, bâillonné et fait prisonnier ; comme ils le conduisaient au grand village des Nagarnooks, ils avaient aperçu, au coucher du soleil, une troupe d'une dizaine de bush-rangers qui semblaient suivre une piste, tout en cherchant avec le plus grand soin à faire disparaître toute trace de leur passage dans le buisson.

Désirant se renseigner sur le but que poursuivaient ces batteurs d'estrade, Willigo avait laissé le prisonnier à la garde de ses compagnons, et, se glissant dans les hautes herbes, il avait pu s'approcher assez près des bush-rangers pour entendre une de leurs conversations et surprendre leurs secrets. Quel n'avait pas été son étonnement en apprenant que ces maraudeurs était sur la piste de son frère Tidana, et qu'ils avaient projeté de l'assassiner, avec ceux qui l'accompagnaient, dès qu'ils seraient parvenus, en le suivant, à découvrir le lieu où il se rendait, lieu qui, d'après ce qu'il avait pu comprendre, renfermait quelque précieux trésor. Il avait alors en toute hâte rejoint ses deux guerriers pour se mettre à la recherche de son frère Tidana.

Après avoir tenu conseil avec eux, il avait grimpé au sommet d'un de ces grands eucalyptus qui atteignent plus de cent mètres de haut, et d'où il pouvait dominer toute la campagne.

Malgré toutes les précautions prises, mais qui ne pouvaient mettre en défaut son flair de sauvage, il n'avait pas tardé à apercevoir au loin, dans la direction de la rivière, un point de l'horizon qui lui parut moins pur qu'il eût dû être dans un ciel sans nuage, et il en conclut que ce point devait être obscurci par la fumée d'un campement, celui de Tidana sans doute ; il avait attendu la nuit pour se renseigner et, en approchant, il avait imité le chant du hocko pour signaler sa présence à son frère.

Le nouvelle de la présence des bush-rangers n'étonna pas le Canadien ; il s'y attendait. Après avoir remercié vivement son frère indigène de son courage et de son dévouement, il lui avait demandé qui étaient les guerriers qu'il avait avec lui, et où il les avait laissés.

—Ce sont les jeunes Koanook et Nirrooba, répondit Willigo ; ils attendent plus bas sur la rivière que je leur fasse le signal d'avancer.

—Eh bien, fais-les venir ; je serais curieux de voir et d'interroger votre prisonnier.

L'Australien lança par deux fois à travers l'espace le cri éclatant comme un son de trompette, du pagou, sorte d'oiseau assez semblable au dindon, et il attendit. Le même cri fut renvoyé quelques secondes après ; les indigènes avaient compris et on allait les voir apparaître.

En quelques mots le Canadien eut mis ses compagnons au courant de la situation ; l'intervention des Nagarnooks les avait sauvés, car comment résister à une vingtaine d'hommes bien armés et qui ne reculent devant rien ? Après une courte délibération à laquelle prit part Willigo, il fut convenu qu'on se rendrait à marche forcée chez les Nagarnooks, où on lèverait une douzaine de guerriers parmi les plus braves, et que munis de ce renfort, qui permettait d'accepter la lutte au besoin, on chercherait par de fausses pistes à égarer les batteurs du buisson, car à aucun prix il ne fallait révéler la situation du placer. On changerait donc de route pendant quelques jours, quitte à revenir dans la bonne voie, quand on serait parvenu à se débarrasser de la poursuite des maraudeurs.

En ce moment les deux jeunes guerriers de Willigo parurent avec leur prisonnier. Ils ne s'étaient avancés qu'avec la plus grande prudence, par crainte des sentinelles perdues que les bush-rangers pouvaient avoir lancées en avant. Une preuve que ces derniers étaient parfaitement renseignés, c'est qu'ils s'étaient arrêtés dans leur marche à environ cinq kilomètres en arrière ; ce qu'ils n'eussent pas fait si la décision du Canadien et de ses amis, de camper pendant deux jours sur les bords du Red-River, n'avait pas été connue d'eux.

L'opinion du trappeur, partagée par Willigo, fut qu'ils devaient avoir à leur solde deux ou trois indigènes uniquement chargés d'espionner la petite troupe, car aucun d'eux n'eût été assez habile et assez courageux pour venir affronter la carabine du Canadien à quelques pas de son campement.

La lune, alors dans son plein, éclairait presque à giorno la petite clairière où se trouvaient nos pionniers. On se ferait difficilement une idée, en Europe, des blanches clartés que l'astre des nuits répand à longs flots dans ces latitudes ; on distinguait tous les objets presque avec la même netteté qu'en plein jour. Willigo donna l'ordre à Kouanook et à Nirrooba de se porter en sentinelles à trois ou quatre cents mètres en avant, en leur enjoignant de se replier au moindre signe suspect ; puis l'on songea à s'occuper du prisonnier à qui, pour plus de sûreté, les indigènes s'étaient avisés de bander les yeux, et qui geignait sur un tas de feuilles sèches où on l'avait assis en arrivant.

Cette coutume de bander les yeux aux prisonniers soupçonnés d'espionnage existe dans toutes les tribus australiennes, et il arrive même qu'on les

leur crève quand on n'a pas de bandeaux sous la main. La légende raconte qu'une tribu tout entière fut détruite parce qu'un espion, rendu à la liberté après la guerre, avait, quelque temps après, conduit les siens jusqu'au grand village où il avait été prisonnier, ce qui avait entraîné le massacre complet de tous les habitants surpris sans défense.

On sera moins étonné de la rigueur avec laquelle on traite ces espions quand on saura qu'ils sont choisis, dans chaque tribu, parmi les criminels ayant mérité la mort, et qu'un guerrier honorable ne voudrait jamais faire ce hideux métier, beaucoup plus méprisé peut-être encore en Australie qu'en Europe.

Sur l'ordre du Canadien, Willigo amena alors son prisonnier dans la partie la plus éclairée du campement.

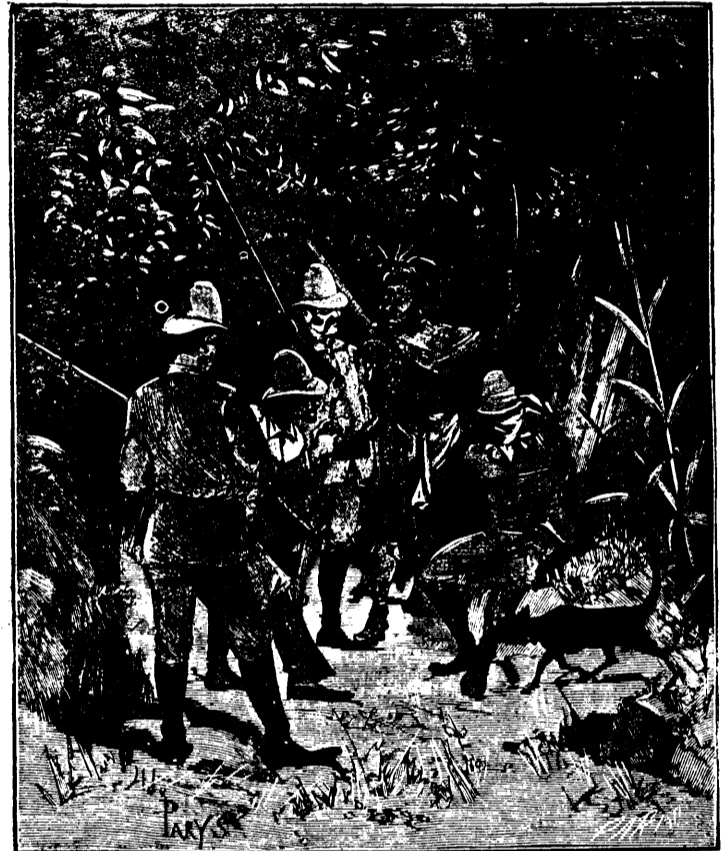
—Enlève lui bandeau et bâillon, fit le trappeur.

—Mon frère ne voit aucun danger à cela ? répondit le chef Nagarnook.

—Que veux-tu dire ?

—Quand nous l'avons surpris, il poussait des cris plus aigus que ceux de l'opossum blessé ; s'il recommence, ne peut-il attirer sur nous les bush-rangers ?

—Tu as raison, mais il y a un moyen de tout arranger cela ; enlève-lui d'abord son bandeau.



Willigo amena son prisonnier au campement.—Page 14, col 2

Le prétendu espion, qui ne pouvait ni voir ni parler, s'agitait d'une manière extraordinaire depuis qu'il avait entendu des voix européennes. Il n'était pas nécessaire de le regarder longuement pour reconnaître sa nationalité : son costume se composait d'un de ces complets en grosse toile jaunâtre, d'une résistance à l'épreuve, que l'on fabrique à Londres à l'emportepièce à l'usage des *travellers* et *excursionists* que la Grande-Bretagne expédie par cargaisons à travers le monde pour y débiter des bibles, des *prayer's books* et autres articles religieux destinés à préparer la voie aux cotonnades de Liverpool. Ses poches étaient en effet bourrées de petites brochures que les Nagarnooks n'avaient pas osé lui enlever, les prenant pour des instruments de sorcellerie à l'usage des coradjis ou sorciers européens. Sa tête était surmontée du casque légendaire, garni d'un crêpe vert, et, pour compléter le portrait, la partie visible de la figure laissait émerger deux immenses favoris couleur de poil de veau, qui eussent suffi pour enlever tous les doutes que l'on eût pu conserver sur les lieux qui lui avaient donné le jour ; il ne portait sur lui aucune arme, et quand les indigènes l'avaient rencontré, il avait à la main un simple bâton emmanché dans un marteau de minéralogiste, ainsi qu'un petit sac en peau de cinquante à soixante centimètres de long, qu'il portait pendu au cou par une courroie.

—C'est quelque brave prédicant de la Société Évangélique de Londres, fit Olivier en souriant.

—Je crois bien que nos Nagarnooks nous ont mis sur les bras une fâcheuse affaire ; ce pauvre diable, dans les circonstances où nous nous trouvons, ne peut être qu'un embarras et un danger pour nous ; dans tous les cas, il faut l'empêcher de crier.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)